N° 3475 — 9e Année | CINQ CENTIMES | Mardi 21 Décembre 1897

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs. — Un an 24 francs.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas place de la Bourse, 40.

Téléphone

L'Avenir de Roubaix-Tourcoing

COMMENCERA

Dimanche Prochain

LE

NAUFRAGÉ

Par HENRY HAZART

On retrouvera, dans cet ouvrage, les qualités qui distinguent l'auteur du *Mystère de Mantes*, du *Billet sanglant*, de l'*Homme aux 600,000 francs*, de *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, et de tant d'autres œuvres, que le succès a rendues populaires par le feuilleton et la livraison illustrée.

Nul, mieux qu'**Henry HAZART**, ne sait présenter et développer une action poignante et mystérieuse, qui ne soit point basée sur des situations banales.

Ayant dirigé durant plusieurs années le service de reportage d'un important journal parisien, il a eu l'occasion de mettre à profit ses dons de puissant observateur.

Il en est sorti romancier de premier ordre, et *nous ne saurions mieux le prouver qu'en disant* qu'il a été le seul collaborateur de Jules Mary.

LE NAUFRAGÉ

captivera le lecteur d'un bout à l'autre. Il le conduira, sans une défaillance, vers un dénouement des plus dramatiques que nous connaissions.

Chronique de la Semaine

Décidément, l'habitude des fonctions administratives n'arrive même pas à corriger, chez certains de nos collectivistes, le manque d'éducation première.

M. Ghesquière, qui semblait s'être considérablement assagi depuis un an, a fait un brusque retour en arrière.

Il s'est sans doute rappelé les beaux jours de la dernière session du Conseil général où son ami Decamp claboraît avec de savants anagrammatistes tout à fait distinguées, de la chimie *sur le Légion d'honneur*.

Le citoyen adjoint au maire a fait appel, à la dernière séance du Conseil municipal de Lille, au vieux répertoire collectiviste, et dans une véhémente apostrophe à l'adresse d'un membre de la minorité du Conseil, il s'est écrié :

— Vous êtes un gros pigeou !

Il est certain qu'au point de vue de la discussion des intérêts publics, la phrase lapidaire du citoyen Ghesquière est de peu d'importance.

Néanmoins, si le parti d'opposition du Conseil se recrutait comme la majorité actuelle, dans le milieu collectiviste (et un parti d'opposition, dans ce cas, serait fort possible car les collectivistes, contrairement aux mœurs des loups, se dévorent très bien entre eux), nous assisterions à de curieuses séances municipales. On y entendrait des dialogues dans ce goût :

— Citoyen maire, je demande la parole pour répondre au fourneau que vous venez d'entendre.

Et le fourneau de riposter :

— Je t'attends, « manoqueu » et tu vas voir si je vas te river ton clou, bougre de muffle !

Il est certain que ce genre de discussion ne manquerait pas de pittoresque, mais ce n'est probablement pas ce langage des représentants de la ville de Lille qui rehausserait considérablement le prestige du chef-lieu du Nord.

Or, il faut bien le reconnaître, la courtoisie, la bienséance et le respect de soi-même semblent être des qualités fort peu goûtées en général, des élus collectivistes.

L'enguelement reste une des branches les plus fleuries de leur genre de conversation.

Le maire calme bien par instant ses fougueux collègues, mais ce ne doit pas être tous les jours une besogne facile.

Sans lui, plus d'une fois, nos conseillers auraient retiré leurs vestes ou leurs jaquettes en pleine réunion pour s'expliquer dans le « collidor. »

Le fait s'est du reste produit un jour (à Roubaix), dans une assemblée composée exclusivement de collectivistes purs.

Ces citoyens nous objecteront sans doute qu'ils n'ont pas été à l'école des belles manières mais nous leur répondrons que la bienséance et la politesse sont des vertus qui se trouvent très fréquemment dans la population ouvrière.

Aussi est-il très fâcheux de constater que parfois, les élus se révèlent très inférieurs à ce point de vue, à leurs électeurs.

***

Pendant que les murs de nos édifices publics portent sur leur fronton le mot « fraternité », alors qu'en réalité, il y en a encore si peu sur la machine ronde, il est une corporation ouvrière qui ne se contente pas d'approuver le mot, mais qui met la chose en pratique.

Nous voulons parler d'un corps de métier qui nous est sympathique entre tous : celui des typographes.

Il y a quelques mois, un des ouvriers de nos ateliers, travailleur sérié, estimé de ceux qui le connaissaient, aimé de tous ses camarades, était emporté en quelques jours, terrassé par une de ces affections à marche rapide qui jettent la stupeur parmi ceux que le deuil atteint.

Farineau occupait encore au plâtre dans nos ateliers de composition le vendredi, le mardi suivant, on le mettait en bière.

A côté de la réelle douleur que ressentirent les typographes qui vivaient autour de lui dans la ruche travailleuse, une angoisse étreignit tous ceux qui pensèrent aux conséquences de cette mort rapide.

Farineau laissait une veuve et sept enfants, dont le plus jeune avait deux mois le jour où l'on porta son père au cimetière.

Les camarades de Farineau se consultèrent et tous d'un commun accord, avec cette spontanéité d'âme, cette chaleur de cœur qu'on rencontre si fréquemment dans la corporation ouvrière, tous déclarèrent qu'ils ne laisseraient pas sans ressources la veuve de leur compagnon de travail.

En attendant l'organisation d'une tombola, chacun prélèva sur son salaire pour payer à la veuve la semaine du mari défunt, comme si ce dernier était encore à veiller sur les petits.

Pendant ce temps, la tombola s'organisa. A l'appel des ouvriers du *Progrès*, tous les typographes des imprimeries de Lille répondirent et ce fut un bel élan confraternel que cette unanimité des membres d'une corporation se mettant résolument entre la misère menaçante et la veuve *d'un camarade décédé*.

La pauvre femme rongée par le chagrin de son deuil, désespérée par l'inquiétude que lui donnait l'avenir de ses enfants, restait affolée, n'osant pas songer au lendemain.

Les braves typos vinrent éclairer son ciel noir, d'un *bienfaisant* rayon de soleil.

Ils obtinrent de M. le Préfet du Nord l'autorisation d'organiser une tombola à 10 centimes le billet.

Trente mille billets furent lancés qui, à l'heure actuelle, sont à peu près tous placés (on en est au vingt-cinquième mille).

D'autre part, tous les maîtres imprimeurs envoyèrent des lots, le ministre des affaires étrangères et le ministre des colonies voulurent parmi des dons, coopérer à cette bonne œuvre.

Chaque jour, de nouveaux lots arrivent, envoyés par des industriels et des commerçants de la ville et des environs.

Et chose à noter, tous les journaux de Lille sans exception et quelle que soit leur couleur politique — la politique du reste n'a rien à voir dans cette œuvre toute de bienfaisance — mirent leur publicité à la disposition des typographes.

Aussi, tenons-nous, de notre côté, à donner de nouveau la cloche pour attirer l'attention des braves gens.

Envoyez des lots, prenez des billets à 10 centimes, coopérez dans la mesure du possible à cette bonne action.

Vous aurez sauvé une brave femme et sept orphelins de la misère, en même temps que vous aurez applaudi à un acte de fraternité qui fait honneur à l'humanité en général, et en particulier aux sentiments généreux de nos braves collaborateurs les typographes (1).

***

Nos fonctionnaires se plaignent volontiers de leur sort et malgré les jérémiades des gens en place, il se trouve une foule de gens qui rêvent de caser leurs fils ou leurs parents dans les administrations.

Il n'en est pas de même dans toutes les contrées de l'Europe, en Bulgarie, par exemple, où *les fonctionnaires sont à peu près traités comme* des soldats casernés.

On impose à tous les employés des administrations de ne se vêtir que d'étoffes fabriquées par l'industrie nationale, de ne se chausser qu'avec des souliers cousus ou cloués par les savetiers du pays.

Quant à la coiffure on voudrait également nationale, tant pour les gens mariés que pour les autres, mais.... il vient en Bulgarie tant d'étrangers !

Ces sortes d'obligation, très protectionnistes, ne sont pas les seules imposées aux infortunés fonctionnaires

Il leur est interdit de jouer aux cartes et l'innocent jeu de dominos n'a pas même trouvé grâce devant l'administration supérieure.

On raconte qu'un receveur des impôts ayant perdu ses recettes du mois, à la suite d'une partie de *poker* extravagante, la mesure supprimant les jeux fut immédiatement prise.

On gaette le premier fonctionnaire ivre pour supprimer totalement les alcools à la corporation.

En prévision de cette nouvelle menace, les démissions d'employés d'administration commencent à pleuvoir et les demandes jadis nombreuses, sont à peu près réduites à zéro.

Un an de ce régime en France, nous débarrasserait peut-être de pas mal de fonctionnaires inutiles.

Comme essai, on devrait bien faire une tentative au ministère de la marine.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

(1) Envoyer les lots (exclusivement Leopold), 88, rue Nationale, à Lille. On trouve des billets dans tous les bureaux de tabac de Lille et au siège de la tombola.

Echos et Nouvelles

La machine à coudre en Angleterre. Les dames anglaises, à la tête desquelles se trouve la princesse de Galles, mènent campagne contre la machine à coudre. Rouets, fuseaux, canettes, sont revenus à la mode.

***

Quand on frappe à la caisse. Le fisc italien vient de soumettre tous les fonctionnaires du Vatican à l'impôt que paient les employés en Italie. Le Vatican prochain enseignant, aléguant l'extraterritorialité du palais du Pape.

***

Le commandant Paufin de Saint-Morel.

C'est hier soir qu'est pris fin les arrêts de rigueur infligés le 18 novembre dernier par le général de Boisdeffre à son officier d'ordonnance. Le commandant Paufin de Saint-Morel, à la suite d'incidents dont on n'a pas perdu le souvenir.

***

Une coïncidence à la fois curieuse et triste :

Alphonse Daudet a rendu le dernier soupir le jeudi 16 décembre. Or c'est également un jeudi 16 (juillet) qu'est mort, chez Alphonse Daudet, à Champrosay, son inséparable ami Edmond de Goncourt.

Le mort choisissant le même jour pour frapper à la porte des deux amis, quel douloureux rapprochement.

***

M. Charles Thouin, ingénieur en chef honoraire de la Compagnie du Nord, officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Enghien, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Pendant la guerre, l'avait été délégué par l'administration du Nord pour contrôleur à Lille le service de l'exploitation.

CHRONIQUE AGRICOLE

La Question du Fumier de Ferme

La question du fumier de ferme est plus que jamais à l'ordre du jour, non pas parce que, à l'heure présente, on vide les fosses en vue des amendements d'automne, mais parce que le résumé des travaux de nos agronomes en 1897 a montré les contradictions qu'elle avait soulevées. Le cultivateur intelligent, qui veut autant que possible éviter les pertes d'azote et avoir un fumier d'irréprochable qualité, voudrait savoir exactement à quoi s'en tenir sur la préparation de ce vieil et toujours si précieux élément de culture.

Un fait incontestable, c'est qu'en général le fumier est de mieux en mieux tenu à la ferme : ainsi s'atténuent peu à peu les pertes colossales par incurie ou par ignorance. Bien s'atténueraient davantage, sans doute, si les sociétés agricoles organisaient dans chaque arrondissement, dans chaque canton, des concours spéciaux de fumier.

On avait eu, en Allemagne, l'heureuse idée de ces concours. Pourquoi ne l'adopterions-nous pas, puisque sa mise en pratique aurait avoir une influence sérieuse sur la confection du fumier. Ces concours, terminés par des distributions de récompenses, de primes, ne pourraient manquer de stimuler le zèle des fermiers. Ils seraient pour eux, au surplus, une excellente leçon de chose dont ils ne tarderaient pas à profiter. Il faut bien reconnaître que la plupart de nos expositions ne concernent d'habitude que la production et les diverses méthodes culturales. Les engrais, les fumiers ont été, malgré le rôle immense qu'ils jouent dans l'exploitation du sol, laissés de côté jusqu'ici par les organisateurs des manifestations agricoles. Ne faisons pas toujours la même chose ?

Comment tirer du fumier de ferme, par la diminution des pertes d'azote, le plus grand parti possible.

Nous savons que pour atténuer la déperdition d'ammoniaque qui se produit à l'étable, à l'écurie, alors que les excréments sont sous les pieds des animaux, il faut établir un système d'écoulement rapide des urines vers les fosses à purin, ou enlever tous les jours le fumier des étables pour le transporter sur le tas de fumier. Tout le monde est d'accord sur ce point, — mais où le désaccord commence, c'est lorsqu'il s'agit de fixer le traitement dudit fumier.

En général, on place le fumier dans un endroit quelconque, et on creuse à côté une *fosse à purin* dont on pompe le liquide pour arroser le tas de fumier. C'est le procédé le plus répandu, — et que M. Michel Perret trouve défectueux.

Ce grand agronome, qui possède en Dauphiné d'admirables exploitations rurales, place son fumier *sur une aire imperméable, au-dessus de laquelle il* a fait construire une légère toiture. Il additionne son fumier de matières ligneuses, afin de former un humus plus abondant. On remarquera qu'il supprime toute fosse à purin, car ayant soin d'enlever chaque jour le produit des étables et écuries, il trouve qu'elle serait bien superflue. Il la remplace par des rigoles autour du tas, dans lesquelles le purin s'écoule. Il prend le purin à la pelle pour arroser le fumier.

Deux expériences comparatives sont favorables au procédé de M. Michel Perret. Donc on n'est point là que le litige scientifique réside, car en définitive, il n'y a guère de différence entre le fumier de M. Perret et celui du premier fermier venu, à condition que celui-ci nettoie souvent son étable et son écurie et arrose copieusement le tas de fumier avec le purin recueilli dans une fosse spéciale. Mais ce litige, ou ce désaccord consiste, dans le traitement à appliquer pour détruire les ferments dénitrificateurs.

Il y a, dans les déjections solides des animaux, des éléments qui détruisent les nitrates. Comment *annihiler ces éléments ?* La plupart des *agronomes* allemands préconisent l'arrosage du tas de fumier avec de l'acide sulfurique. Or, les agronomes français, la plupart du moins et parmi eux MM. Dehérain, Müntz, Schœsing, Grandeau, condamnent cette opération. Elle est dangereuse et dispendieuse, disent-ils.

Que dois à raison, car chacun apporte à sa thèse des arguments acceptables ? Ce n'est que l'expérience qui nous fixera. Mais ce que l'on doit recommander aux fermiers, avec une certitude absolue, c'est d'arroser avec le purin leur fumier, c'est de le tenir toujours dans la plus grande humidité possible. De la sorte, les pertes d'ammoniaque sont évitées, les fermentations sont plus énergiques et les principes fertilisants sont mieux assurés au fumier de la ferme.

G. F.

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

La retraite de l'armée des Indes. — Pour réparer l'échec du major Mac-Donald. — L'Angleterre et la conscription.

L'année du jubilé de Victoria Ire va terminé pour les Anglais d'une manière assez désagréable. Cela va de mal en pis sur la frontière de l'Afghanistan. Et, trois mois, *avec une armée de plus de soixante* mille soldats, le plus réputé général de l'armée des Indes n'est pas parvenu à réduire une petite tribu de montagnards. Le voici même qui s'est résigné à la retraite. Harceler jour et nuit par les Afridis qui dégénérent en arrière-gardes, il regagne péniblement les rives de l'Indus qui ont été son point de départ.

Il est vrai que le général Lockart a une excuse à faire valoir. Le salaud les plus rigoureuse approche. C'est seulement à partir de cette date que l'ennemi. Les Musulmans du Pendjaub et de la vallée supérieure du Gange vont-ils s'imaginer que l'heure est venue de la revanche de l'Islam ? Sommes-nous à la veille d'une insurrection ? Faisons la partie belle à nos voisins. Admettons que les deux cent millions d'hommes que l'impératrice des Indes a pour sujets se mettent en mouvement. Ils ne malaya restent plus divisés que jamais par les rivalités de religion, de race, de caste, que même ils soient extrêmement satisfaits de la domination britannique. Les conséquences de la retraite du général Lockart n'en seraient pas moins fâcheuses.

Des maintenant, l'Angleterre perd énormément de terrain en Afghanistan. Remarques que si l'emir Abdurrhamân a été, pendant plus de quinze ans, le fidèle allié des Anglais, ce n'est pas uniquement parce que cette fidélité était estimée à un bon prix. Les Afghans avaient aussi appris à respecter les *Anglais. L'expédition de 1878*, si énergiquement menée par lord Roberts et Gandamak, malgré son issuccès final, leur avait donné une haute idée de la puissance militaire anglaise. Que voulez-vous qu'ils éprouvent aujourd'hui de cette impression ? Trois peuplades tribus ont arrêté la plus grande armée que les Anglais aient jamais réunie en Asie. Attendons-nous à voir un de ces jours l'émir de Caboul et de Hérat passer à la Russie. Le Foreign-Office aura beau faire donner cette cavalerie de Saint George qui fit merveille à Tell-el-Kébir. On acceptera sans doute les livres sterlings, mais le prestige qui amenait la fidélité aux engagements est sérieusement compromis.

***

De toute façon, ce n'est pas le moment d'affaiblir cette armée des Indes qui a déjà tant de peine à accomplir sa tâche. C'est pourtant ce que les Anglais sont obligés de faire. On nous annonce qu'un régiment indigène est embarqué à Bombay pour *Mombasa, dans l'Afrique orientale. Là aussi, ils* ont eu échec à réparer. l'échec de l'expédition commandée par le colonel Mac-Donald.

Ce major Mac-Donald avait reçu la mission de nous devancer sur le Nil-Moyen et il semblait bien qu'il dut y arriver. Il partait de l'Ouganda où, depuis cinq ou six ans, les Anglais sont solidement installés. La route qu'il avait à suivre est sinon très bien frayée, du moins très bien connue. C'est la route classique des explorations du Haut-Nil. Bref, toutes les conditions de succès étaient réunies, quand, brusquement, une révolte de ses soldats et de ses porteurs indigènes l'a forcé à une prompte retraite. C'est tout le prestige anglais qui pâtit, si le désastre de l'expédition Marchand ne se confirme pas, ce n'est plus même à recommencer. Il est des avances que l'on ne rattrape pas.

***

En vérité, on se demande si les Anglais pourraient trouver des soldats en dehors des Indes. Vous savez combien peu de recrues annuelles leur fournit le système des engagements volontaires. Récapitulez maintenant tous les théâtres où s'exerce à l'heure présente leur activité militaire. D'abord la frontière de l'Afghanistan où ils ont sur pied soixante mille combattants, puis la Nubie où le sirdar Kitchener encadre le contingent égyptien d'une dizaine de mille Européens, et puis les arrière-pays de la Côte-d'Or et du Lagos où il faut opposer aux Krouboys et à Samory au moins cinq ou six mille soldats. Sans compter que le vote des crédits maritimes au Reichstag de Berlin évoque dans l'imagination des politiques la sinistre scène de la bataille de Dorking.

Pour continuer à grandir hors de son île, pour défendre son île elle-même contre l'invasion d'une grande puissance militaire, l'Angleterre a besoin de soldats. Où les trouver ? La généralissime Wolseley et sir Charles Dilke assurent qu'il faudra en venir à la conscription. Ils ont peut-être raison. Seulement, les Anglais qui ont du bon sens doivent déjà se demander ce que deviendra l'Angleterre le jour où toute sa jeunesse ne sera plus disponible pour l'industrie, le commerce, la colonisation.

UN DIPLOMATE.

Une lettre du duc d'Orléans

Le duc d'Orléans a adressé la lettre suivante à M. Dufeuille, en le chargeant de la rendre publique.

Nous la reproduisons à titre de document :

Woodnorton, 17 décembre.

Mon cher Dufeuille,

Un jeune prince, dites-vous, ne doit pas rester entouré des anciens serviteurs de son père. Où donc trouverai-je plus de dévouement et de fidélité et des traditions qui lui sont plus chères ?

Vous me quittez au moment où notre cause, laissée en ma direction en des temps si difficiles, va et a discuté de nouveau à propos des élections législatives.

Vous savez bien cependant, mon cher Dufeuille, quels sont les conseils que vous eussiez été chargé de transmettre à mon amis. Comme l'auriez fait à ma place mon père et le roi Louis-Philippe, mon aïeul, morts en exil tous les deux, et mon oncle, le duc d'Aumale, dont les souvenirs vivaient m'entourent ici, et tous ceux des mieux que vous avez connus et aimés, je conseillerai toujours à mes amis politiques d'être avant tout, quelles que soient les circonstances, les serviteurs passionnés de notre pays.

Qu'on m'assure qu'en France l'opinion publique désabusée des utopies radicales, lasse de l'intolérance autoritarisme, revient à des idées modérées et conservatrices.

Mes amis auraient mal agi si, par un étroit esprit de parti, ils avaient cherché à entraver ce mouvement salutaire. Sans attaches avec les hommes qui se disputent en ce moment le pouvoir et sans ambition pour leur compte, ils n'ont qu'à interroger leur conscience et à considérer avant toute chose non l'avantage immédiat et apparent de notre parti, mais l'intérêt supérieur de la France.

Ce qu'ils auront gagné pour la France est autant de gagné pour ma cause, car je ne sépare jamais l'une de l'autre.

Agir ainsi ne sera ni rouler ni cacher leur drapeau. Ce sera le reprendre et le porter aussi haut qu'ils peuvent dans la mêlée d'aujourd'hui.

Ils savent bien et tout ce que nous voyons démontre que la France ne retrouvera qu'avec la monarchie constitutionnelle et libérale la prospérité et la *grandeur dont elle a joui, et dont la Restauration* et sous le gouvernement du roi Louis-Philippe, mon aïeul.

Un jour, je n'en doute pas, la monarchie appartira aux Français comme la suite enfin reprise de l'ancienne tradition nationale et aussi comme la plus sûre garantie du maintien des libertés conquises depuis cent ans.

Ayez-moi, je devoir des monarchistes et de travailler partout où ils le pourront au triomphe des idées d'ordre, de conservation sociale et de liberté. En cela, ils auront mon cœur, quelque part qu'ils servirent mon pays.

Ces sentiments sont les vôtres comme les miens, mon cher Dufeuille.

*Je regrette profondément votre décision. Je n'en garde pas moins votre dévouement comme vous gar*de toujours mon amitié.

Votre affectionné,

PHILIPPE.

Le brouillard à Paris

Paris, 19 décembre. — Un brouillard d'une extraordinaire intensité s'est levé, hier matin, sur la Seine et a rapidement enveloppé d'une nuée opaque les quais et toutes les rues adjacentes, au grand désespoir des cochers.

Place de la Concorde notamment, le spectacle était presque comique. Les voitures, à peine mises en place, il était presque impossible d'en sortir. On était entrée de l'avenue des Champs-Elysées, de la rue Royale ou de la rue de Rivoli ? Bien malin celui qui aurait pu le dire en toute assurance. Plus d'une fois des cochers se sont trompés et, après s'être engagés dans des voies qui n'étaient point sur leur itinéraire, ont dû revenir en arrière. D'ailleurs, les attelages n'allaient qu'au pas, avec un conducteur précédant le grenier, Car littéralement on n'y voyait pas à cinq mètres devant soi.

Vers dix heures, le soleil a mis ordre à tout cela. Mais le fâcheux brouillard a repris vers la soirée et les gardiens de la paix ont dû organiser un service de torches pour la traversée des ponts.

La mort de M. Alphonse Daudet

A la maison mortuaire. — La mise en bière

Les obsèques

Ce sont deux amis intimes de l'illustre écrivain, MM. Alexandre Hepp et G. Lecouïe, qui ont, la nuit dernière, veillé au chevet du lit funèbre.

La mise en bière a eu lieu, hier matin à onze heures, en présence de MM. Léon et Lucien Daudet, Ernest Daudet, Gustave Toudouze, Edouard Drumont, l'abbé Gardey, le docteur Vaquez et quelques intimes de la famille.

Revêtu de l'habit noir, le corps a été placé dans un triple cercueil de sapin, de plomb et de chêne — ce dernier tout capitonné de blanc ; les mains croisées sur la poitrine tiennent un petit crucifix d'ivoire ; à côté du corpsont été déposés un bouquet d'épis argentés et une branche de fleurs d'oranger.

On a scellé le cercueil sur le couvercle duquel une plaque de cuivre porte ces mots :

ALPHONSE DAUDET
Officier de la Légion d'honneur
Décédé à Paris, le 16 décembre 1897
A l'âge de 58 ans

C'est dans le salon, pour un embaumement incliné érigé entre les deux fenêtres donnant et adossé à la fenêtre du milieu tendue d'une large draperie noire à la croix d'argent, qu'le cercueil a été déposé : sur le drap mortuaire en velours noir, à franges d'argent, s'allonge une couronne de laurier et d'olivier à feuilles d'argent, puis, épinglés sur le drap noir, se détache la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Dix cierges brûlent autour du catafalque au pied duquel sont déposées des gerbes et fleurs et des couronnes dont une porte un large écharpe de soie violette avec ces mots « Deux amis anglais. »

Deux religieuses veillent le corps; Mme Daudet et sa mère, Mme Allard, restent à prière dans la chambre mortuaire.

L'exposition du corps durera jusqu'à 2 matin lundi, on sait que les obsèques sont fixés à aujourd'hui.

Les cordons du poêle seront tenus par MM. Emile Zola, Jules Lemaître, Léon Hennique, Edouard Drumont, Paul Hervieu et Georges Charpentier.

Un seul discours sera prononcé au cimetière du Père-Lachaise, par M. Emile Zola.

A l'Eglise Sainte-Clotilde, la partie musicale de la cérémonie sera organisée par M. Bussenet et M. Samuel Rousseau, maître de chapelle de Sainte-Clotilde.

UN BONIMENT IMPÉRIAL

Ce qui est plus amusant encore que le discours prononcé, à Kiel, par l'empereur allemand prenant congé de ses élèves, le prince Henri, c'est l'attitude de la presse anglaise, quelques journaux ont commencé par mettre en vers le prose impériale et ont réclamé un manticien pour écrire de la musique sur leurs vers. On sent que John Bull trouve la situation tellement comique qu'il ne peut exprimer ses joies qu'en donnant la gigue. Il crève de rire, John Bull ; il en fera une maladie.

Le fait est que l'*empereur d'Allemagne*, avec cette singulière manie qui lui fait d'abord qu'il ne saurait se taire ou parler simplement quand il prend la parole, est rarement arrivé à de effets plus inattendus. Mais il n'est peut-être pas aussi fou qu'il en a l'air et l'hilarité des Anglais peut cacher un sentiment d'inquiétude.

L'air de trompette qu'a joué l'empereur est évidemment bien bruyant, et semble donner à mine, en réalité assez modeste, dont un frère est chargé. Seulement, il faut se demander quelle est sa signification.

On songe évidemment à don Quichotte quand on entend l'empereur s'écrier :

Que tout Européen ait-bas, tout comment allemand, et surtout tout crasseur sur le si duquel nous nous trouverons, ou qui aura affaire à nous comprenne que le Michel allemand a fesement planté sur le sol son bouclier, orné d'aigle impériale, afin de pouvoir, une fois pour toutes, accorder sa protection à tous ceux qui le demanderont.

Oui, c'est don Quichotte voulant en tous proclament la beauté et la vertu de Dulcinée, Mais, quelque ait la réclame, le procédé de don Quichotte n'est pas mauvais, et il semble suffisamment tapageur pour que tous l'entendent, ce qui est le point important.

Ainsi, nous avons vu jadis sur le pont Neuf un homme encore plus moyenageux que l'empereur allemand : c'était Mangin, qui mettait un casque pour vendre des rayons et usamait d'extraordinaires dialogues avec son prince Henri a lui, qui était l'immortel Vert-de-gris.

Sans connaître ce précédent, les Anglais sentent bien que le discours de Kiel est l'annonce de l'arrivée d'un concurrent, qui bat le rappel des clients, qui vient dresser boutique contre boutique, qui appelle l'attention sur a marchandise, tape sur une grosse caisse et proclame qu'on peut venir acheter chez lui sans avoir à craindre le ressentiment du voisin.

Et c'est pourquoi on peut supposer qu'ils apprécient à sa juste valeur le boniment impérial et ne sont pas, au fond, aussi gais qu'ils veulent le paraître.

LE PANAMA

LES INCULPÉS MALADES

Paris, 19 décembre. — MM. Henry Isret et Planteau ont obtenu tous deux la faveur de rentrer chez eux à l'issue de chaque audience, à la condition d'être présentés à l'ouverture de l'audience du lendemain.

Le député du Cher, dont la santé est très altérée, a besoin des soins de sa famille, et la Chambre Planteau a été rendue définitive.

M. Antide Boyer souffre toujours sérieusement de la goutte qu'au cours des débats d'hier, le docteur Vaquez a été appelé pour lui faire des piqûres de morphine.

Les prisonniers de la Conciergerie jouissent d'un traitement spécial. Ils ont chacun deux pièces à leur disposition et peuvent recevoir des visites jusqu'à une heure très avancée à la nuit. Ils se font apporter leurs repas et l'extérieur. En somme, M. Poma, le directeur de la Conciergerie, les comble d'attentions.

Le décompte d'Arton

Voici comment Arton établit son compte détaillé :

MM.		
Barbe	Fr.	50.000
Antide Boyer		40.000
Bordeau		20.000
Floquet		300.000
Gaillard	»	12.000
Goirand		4.000
Clovis Hugues (par M. Saint-Martin)		3.000
Burard		20.000
Julien (par M. Barbe)		10.000
Laisant		30.000
Le Guay		100.000
Tony Révillon (par M. Victor Simond)		10.000
Richard (de la Drôme)		20.000
Letellier (d'Alger), par M. Barbe		40.000
Levrey, sénateur		25.000
Henry Maréchal		20.000
Michel (de Vaucluse)		40.000
Pesson (d'Indre-et-Loire)		40.000
Pianteau		20.000
Rigault (de l'Aisne)		4.000
Barbe (pour M. Rouvier)		50.000
Saint-Martin		50.000
Naquet		450.000
Pouyer-Quertier (par M Barbe)		20.000
Soulignous (pour divers)		50.000
Sans-Leroy		400.000
Irénée Blanc (pour la *Liberté coloniale*, journal de M. Isaac, sénateur)		10.000

M. Isaac, M. Julliot, M. Clovis Hugues, M. Rouvier ont toujours affirmé n'avoir jamais reçu un centime de l'argent confié pour eux à M. Barbe ou à M. Saint-Martin.

M. Camille Dreyfus, assure Arton, a également touché 20.000 fr. pour la *Nation*. M. Francis Laur, 10,000 fr. pour un autre journal, et, enfin, le général Boulanger 400,000 fr.

La réhabilitation de Pierre Vaux

On nous communique la note suivante :

Pour protester contre un jugement inique, les électeurs de la Côte-d'Or avaient envoyé à Bar-sur-Seine de Pierre Vaux à la Chambre des députés.

La Cour suprême de la République a rétiré la justice du peuple.

Le nom du martyr républicain est vengé.

Les enfants de la victime ont reçu du plus profond du cœur à nous ceux qui, sans les deux mondes, leur ont tendu une main secourable, à la presse entière qui a été unanime pour contribuer à l'œuvre de la justice enfin accomplie, l'expression de leur éternelle gratitude.

Pierre VAUX, député.
Brutus VAUX.
Irma VAUX.

Le trésor de guerre de l'Allemagne

On vient de procéder à la vérification annuelle du trésor de guerre allemand (120 millions), comme on le sait, dans les caves de la forteresse de Spandau et qui s'élève à près d'un demi-milliard de francs.

L'opération était dirigée par le baron von Thulmann qui, aidé de douze hommes, a choisi quelques sacs au hasard, a compté les pièces d'or qu'ils contenaient, puis a relevé le chiffre total des sacs. Enfin, on les a minutieusement pesés et l'on a constaté que la somme volée par le Reichstag en 1871 était absolument intacte.

Cette petite opération ne peut pas nous laisser indifférents, car c'est bien « notre argent » qu'on a compté là.

LA TERREUR EN TURQUIE

Le Président de la Cour d'appel exilé

Constantinople (par Sofia), le 18 décembre. — *Le président de la Cour d'appel*, Goucher-Ali, a été exilé à Erzeroum, en Tripolitaine, sous l'imputation d'avoir assisté à une réunion de jeunes Turcs et d'avoir soutenu ce mouvement de ses propres deniers.

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique spécial

Les douzièmes provisoires

et la fin de la session parlementaire

Paris, 19 décembre. — La Chambre des députés siégera par exception demain à 9 heures, afin de terminer la discussion du projet présenté de M. Jonnart, ayant pour objet de modifier le taux des droits de douane relatifs aux viandes de porc et au saindoux.

Il y a, paraît-il, une extrême urgence à ce que la Chambre prenne une décision et elle n'a pas voulu interrompre pour cela la discussion du budget, bien que l'on sache que le gouvernement a décidé de demander deux douzièmes provisoires. Cette demande sera faite par M. Cochery, ministre des finances, sans doute au début de la séance de l'après-midi et renvoyée aussitôt à la commission du budget, mais les douzièmes provisoires ne seront pas accordés sans débat.

En effet, il y aura en même temps à examiner une motion de M. Hubbard, à laquelle se rallie la gauche avancée et que repoussent les ministres. Cette motion tend à ce que la Chambre s'occupe immédiatement du budget des recettes, en ce qui concerne du moins les recettes destinées à combler le vide existant des dégrèvements déjà votés et appliqués à partir du 1er janvier. Le gouvernement considère qu'il y a des impossibilité matérielles à ce que dicte M. Hubbard et ses amis. Il ne veut pas faire les fragmentaire qu'il faudrait détacher de la loi générale du budget pour la faire entrer en vigueur dès le commencement de 1898. Pour le ministère, ce serait un bouleversement dans son ambition, puisqu'il ne peut avoir le budget tout entier. La majorité devant probablement lui donner satisfaction, il est à peu près sûr que l'on entrera en vacance jeudi ou au plus tard vendredi.

T. H.

LA FÊTE ANNUELLE

des « Amis de la Patrie »

Paris, 19 décembre. — Cet après-midi à deux heures, a eu lieu dans la salle des Fêtes du Grand-Orient de France, la fête annuelle de la loge maçonnique les « Amis de la Patrie » et la distribution des récompenses aux élèves des institutions libres laïques de la Seine, placées sous le patronage du Grand-Orient.

La cérémonie était présidée par M. Desmons, sénateur, assisté de MM. Léon Bourgeois, Bertaux, Dubar-Meunier, Berand, députés.

M. Desmons, sénateur, a prononcé d'abord